



VICTOR LODATO

Edgar et Lucy



LIANA LEVI

Victor Lodato

Edgar et Lucy

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Carine Chichereau*

Traduit avec le concours du
Centre national du livre



Liana Levi

*En mémoire de mes grands-mères, Jo et Tess :
elles ne lisaient pas de livre mais elles m'ont tout appris.*

*Il n'y a pas de place pour le chagrin
dans une maison vouée à la muse.*

Sappho

Livre un

LE TEMPS DE FLORENCE

*Odette fit à Swann « son » thé, lui demanda :
« Citron ou crème ? » et comme il répondit « crème »,
elle lui dit en riant : « Un nuage ! »*

Marcel Proust, Du côté de chez Swann

1
Chanel N°5

Avoir une vie, c'est avoir une histoire. Même à huit ans, Edgar le savait.

Ce qu'il ignorait, c'était comment la sienne avait débuté. Le cerveau des nouveau-nés était mal dégrossi. Si on voulait savoir comment sa vie avait commencé, il fallait obtenir les informations auprès d'autres personnes.

Mais si ces gens-là mentaient ?

« Je n'arrêtais pas de m'endormir », disait Lucy en parlant de la naissance d'Edgar. Il aimait entendre cette histoire, alors il prenait garde de bien tourner la tête pour feindre l'ennui. « Même avec les douleurs, je faisais... » Et elle ouvrait la bouche pour laisser échapper un ronflement terrible, digne d'un dessin animé. « Il était presque trois heures du matin quand tu t'es décidé à pointer ton nez. »

Elle a renvoyé ses cheveux en arrière et s'est regardée dans le miroir. « Et toi non plus tu n'as pas fait d'histoires. Le docteur a dit qu'il n'avait jamais vu un gosse qu'en avait autant rien à foutre de naître. En moins de deux, tu t'étais rendormi.

– Et après ils m'ont mis dans la boîte, c'est ça ? La boîte en verre ?

– Ouais. Parce que tu étais trop petit. Et tu as roupillé pendant une semaine. »

Edgar n'en gardait aucun souvenir.

« Tu avais la taille d'un roulé au fromage, a ajouté Lucy en frissonnant. Et tu étais si blanc, je t'ai carrément pris pour un fantôme. »

Le garçon a regardé sa mère glisser sur ses lèvres un bâton rose, couleur glaçage à gâteau.

« Tu sors, maman ?

– Oui, je sors. Oui, je sors. »

De temps à autre, elle répondait deux fois. La première, d'une voix normale, pleinement dans la conversation; la seconde, plus intime, à croire qu'elle évaluait le degré de vérité de ce qu'elle disait. Elle répétait ces paroles pour voir si elle parvenait à y croire elle-même. Mais la répétition manquait de conviction. Aux oreilles d'Edgar, elle semblait toujours empreinte de tristesse.

Enfin, tout ça n'avait pas grande importance pour lui. Il aimait l'écouter parler, même en sachant qu'elle n'était pas fiable. L'histoire de sa naissance ensommeillée n'était qu'un truc pour qu'il aille se coucher. Il ne lui en voulait pas. Ses tactiques étaient celles d'une enfant. Transparentes. Elle mentait, et après? Au moins, on ne s'ennuyait pas avec elle. De sa bouche fusaiient des mots interdits avec une précision de tireur d'élite. Et puis elle avait des cheveux roux – d'après ce qu'Edgar savait, personne d'autre au monde n'avait les cheveux roux. Enfin, pas comme sa mère.

Et sa voix était tellement agréable. Pareille que la dame dans la pub pour le beurre de cacahuètes, songeait-il. On les entendait dans sa voix, les cacahuètes. On en sentait pratiquement le goût! En voyant sa mère s'énerver sur son maquillage, Edgar a eu envie d'aboyer. Il avait déjà essayé, son imitation était très bonne. Ça la faisait rire lorsqu'elle était d'humeur.

Mais là, elle ne l'était pas. Edgar le voyait bien. Ce n'était pas seulement ce glaçage sur ses lèvres (la couleur criarde mettait en valeur sa moue naturelle), il y avait aussi la robe – tellement serrée que ça l'empêchait de respirer, comme sa grand-mère quand elle montait l'escalier. Sa mère était nerveuse. Et puis elle a enfilé ces chaussures qui s'enfonçaient désespérément dans la pelouse lors des pique-niques, car elle les portait parfois en ce genre de circonstance, au grand dam de la grand-mère d'Edgar. Ces chaussures étaient rouges, aussi luisantes que des pommes en plastique.

Les chaussures de Dorothy, a pensé Edgar. La gentille fée ! Et soudain, il s'est mis à japper, incapable de se retenir.

« Arrête, a dit Lucy. Tu veux réveiller Tu-sais-qui ? »

– Non. » Pourtant Edgar a recommencé, avec un grognement en prime, cette fois.

Lucy lui faisait les gros yeux, mais l'enfant sentait poindre un sourire derrière.

« Tu ne devrais même pas être debout. Mais bon, puisque tu es là. » Elle s'est tournée face à lui. « Comment tu me trouves ? »

Ouah !

Lucy a souri sans réserve, puis ses lèvres gluantes ont frôlé la joue d'Edgar. « Et je ne veux pas te voir traîner dans le coin quand Mr S. sera là. Tu m'entends ? »

Les hommes étaient toujours désignés par leur initiale. Par respect pour son père, supposait Edgar. Son père qui était mort, et qui était toujours « Frank ». Les autres étaient réduits à une lettre, mouches noires au-dessus du corps de son père. C'était le second rendez-vous de sa mère avec Mr S., qui était boucher. Edgar était abasourdi. Comme si sa mère sortait avec un cochon – ou pire, un tueur de cochons. Grâce à la télévision, Edgar savait qu'il existait des machines capables de détecter des quantités de sang microscopiques : on en aurait sans doute découvert sur les vêtements de Mr S. Après avoir commis un meurtre, les assassins avaient beau se laver à grandes eaux, il restait toujours du sang quelque part, éclat d'une preuve, si on savait où regarder.

Pauvre maman, a pensé Edgar. Un boucher, un tueur de cochons.

« Tu lui as préparé à manger ? »

– Ne sois pas ridicule. Est-ce que j'ai l'air de lui préparer à manger ? On sort. Au lit ! » a-t-elle ajouté en lui donnant une petite tape sur les fesses.

Edgar est reparti en traînant les pieds, feignant le dépit. Arrivé à la porte, il s'est retourné pour la regarder, mais à nouveau perdue dans son miroir, elle appliquait une seconde couche de glaçage.

Edgar s'est à son tour regardé dans une glace. Teint pâle, cheveux blancs, yeux fatigués, d'un verre de mer glacée. J'aurais dû faire le cochon, a-t-il songé. Il a essayé, mais c'était beaucoup moins bien que le chien. Il faudrait qu'il s'entraîne. Du bout de son index, il a remonté son nez. L'effet était saisissant.

C'était un petit garçon fluët, aux genoux protubérants qui se cognaien partout. Des poignets si fins que l'extrémité de l'os imitait l'œil aux aguets d'un alligator. Ses mouvements étaient gauches ; immobile, il possédait une grâce naturelle, des mains remarquables à la Van Eyck, un long cou digne de Pontormo. Pourtant, dans le miroir, tout ce qu'il voyait, c'était un insecte. À ses yeux à lui, il n'avait aucun sens. Il savait que sa pâleur était une maladie, seulement ça tenait davantage de la malédiction. Les gens le dévisageaient. Et puis il n'avait pas de chair comme les autres – sa mère, sa grand-mère. Il ressemblait davantage aux morts. À son père.

« Tu ne manges rien », disait toujours Lucy.

Pourtant, il mangeait. En tout cas, il s'y efforçait.

« Il avale les petits pois un par un, avait un jour déclaré Lucy à une amie.

– C'est pas vrai ! s'était écrié Edgar. Je mange beaucoup de petits pois en même temps ! » Les deux femmes avaient éclaté de rire, et il avait quitté la pièce en trombe, malade à l'idée de rougir aussi violemment.

« Laisse-le tranquille », disait sa grand-mère. Elle était encore plus massive que sa mère, et la maigreur d'Edgar ne la dérangeait pas. Ni qu'il ressemble plus à un mort qu'à un

vivant, puisque le mort en question, le père d'Edgar, était son propre fils.

L'enfant a traversé le couloir sur la pointe des pieds pour aller jeter un coup d'œil dans la chambre de la vieille dame. Elle dormait sur le dos, son imposante poitrine montant et descendant avec une régularité rassurante. Sans bruit, il est entré dans la pièce obscure. L'un des avantages à être un insecte, pensait Edgar, c'est que personne ne vous entendait venir. La plupart des gens étaient bruyants. Avaient le pas lourd. Sa mère, par exemple. Avec ce boitement révélateur, dont Edgar ne connaissait pas les origines, son pas était reconnaissable entre mille. On savait toujours quand elle arrivait.

Sa grand-mère, en revanche, malgré sa corpulence, pouvait apparaître soudain derrière vous, sortant de nulle part. Il fallait vraiment l'aimer pour ne pas être terrifié. «La Rôdeuse», l'appelait Lucy de temps à autre. Parfois, elle sursautait lorsque la Rôdeuse surgissait à l'improviste, et Edgar avait du mal à se retenir de rire. C'était si drôle de voir sa mère, qui n'avait peur de rien, bondir en découvrant soudain cette vieille femme obèse. Un vrai sketch dont il ne se lassait pas. Et ça ne ratait jamais. Edgar se demandait si elles ne répétaient pas pendant qu'il était à l'école.

Entrer la nuit dans la chambre de sa grand-mère (il l'avait déjà fait), c'était comme pénétrer dans une grotte où vivaient des animaux. Il n'avait pas peur. Une petite bougie votive blanche dans un photophore de verre bleu brûlait en permanence, et la nuit elle projetait un éclat vivant sur le visage de Marie. Toute la pièce s'animaient alors d'une vie douce et particulière. Elle semblait s'agrandir, puis rétrécir, et en restant immobile, on sentait la lueur bouger sur son corps et on pénétrait ses desseins mystérieux. Cette bougie avait quelque chose en tête, Edgar le savait. Il sentait fonctionner son miraculeux cerveau de cire.

Il a touché la tête en plâtre de Marie. Il aimait la façon dont ses mains jointes se réchauffaient au-dessus de la flamme, de même que les clochards de Tulaney Avenue, l'hiver. De grandes flammes pleines d'étincelles jaillissaient soudain des poubelles. « Ne les regarde pas », disait sa grand-mère lorsqu'ils passaient à côté. Mais il ne pouvait s'en empêcher. À ses yeux, les clochards étaient les merveilleux habitants de leur ville-jouet composée de cartons, de haillons et de sacs en plastique. Pareils à des scouts qui auraient mal tourné. Un après-midi, Edgar avait échangé un long regard avec un homme particulièrement ravagé, vêtu d'un blouson de ski jaune, une écharpe rouge effrangée autour de la tête, tel un pirate. Il avait lancé un clin d'œil à Edgar, qui avait rougi. À croire que l'autre l'avait embrassé.

À présent il attendait que la Vierge lui adresse un clin d'œil, mais puisqu'elle s'y refusait (elle ne le faisait jamais), il s'est approché du lit de sa grand-mère. Il touchait à peine terre. Par ce genre de nuits, la gravité n'exerçait aucun pouvoir sur Edgar. Ces lois étaient celles qui régissaient l'espace : impulsives, dangereuses, souples. Un mauvais geste, une mauvaise pensée et le monde tel qu'on le connaissait serait balayé, remplacé par une immensité souriante. Enfin, il a décidé de se poser, et il a atterri près du lit. Là se trouvait son objet préféré. Une veilleuse, petit disque de verre dépoli montrant en relief la fine silhouette d'un ange sur un pont. Une minuscule ampoule de la taille d'une amande, dissimulée avec art derrière le verre, donnait vie à la scène. Le pied délicat de l'ange, la pointe en avant, flottait au-dessus du pont. C'était une image immobile, pourtant Edgar n'entendait pas les choses ainsi. Il y distinguait du mouvement. Il voyait l'ange descendre, respirer – enfin, si les anges respirent ; il n'en était pas certain. Bref, il n'était pas mort ; ça, il en était sûr.

Edgar ne songeait jamais à son père en regardant l'ange, même s'il savait – de façon très vague, tel un souvenir d'emprunt – que son père était mort sur un pont. Mais ça remontait à très longtemps, avant même qu'Edgar ait prononcé son premier mot. Aussi, pour lui, son père restait dans l'ombre, dans la matière indéfinie d'un rêve à demi vécu. Il demeurait à la lisière des choses, ce n'était pas tout à fait une personne. Il n'y avait pas suffisamment de lumière derrière lui pour mettre en relief sa disparition de manière satisfaisante. Entendre sa mère et sa grand-mère parler de Frank plongeait Edgar dans la confusion. À croire qu'elles discutaient d'un ami imaginaire – et elles semblaient se disputer pour savoir à laquelle il appartenait. Edgar ne pouvait participer à ce jeu ; il n'avait pas le crédit, les autorisations nécessaires. C'était rageant.

En privé, seule avec son fils, Lucy ne parlait jamais de Frank. Avec sa grand-mère, en revanche, c'était plus difficile. Parfois, elle réussissait à le coincer et elle évoquait son défunt fils à mi-voix, théâtrale. Un vrai conte de fées. *Frankie*, elle l'appelait, parfois *Francesco* – souvent avec des mimiques ridicules. En pareils moments, Edgar se demandait si elle n'était pas un peu limitée, à moins qu'elle ne soit folle. « Quand il avait ton âge », disait-elle, ou encore : « Quand ton père était petit... » Cela donnait à Edgar le vertige. On aurait dit que la vieille femme jouait avec une machine à remonter le temps – pire : qu'elle essayait d'attirer son petit-fils dedans. Mais Edgar ne voulait pas l'accompagner là-bas, auprès de cet enfant de conte de fées censé être son père : masse informe, corps inanimé sur une route sombre, que sa grand-mère tentait d'illuminer.

« Mmmmh, grommelait Edgar. Je peux aller jouer dehors ? »

Il n'aimait pas parler de tout ça.

À présent, assis devant la veilleuse, il se demandait : quel intérêt d'avoir un ange au-dessus d'un pont s'il n'est pas là pour vous rattraper ? Il ne fait que gêner la circulation.

La vieille dame a remué dans son lit, mais ne s'est pas réveillée. Edgar s'est retourné pour la regarder respirer. Il aurait très bien pu se nicher à côté d'elle sous les couvertures (ça ne la dérangeait pas), mais il s'est envolé jusqu'à la commode et a ouvert le tiroir du haut. *Ne grince pas*, a-t-il prié le meuble tout en jetant un coup d'œil à la Vierge pour solliciter son aide. Ce tiroir plus fin que les autres, pareil à un tiroir à crayons dans un bureau, était rempli d'images pieuses. Petits rectangles cartonnés, portant chacun un saint criard d'un côté, et de l'autre un nom, une date et une prière. Tous, ils étaient morts ! Sa grand-mère avait beau être très ordonnée, les cartes jonchaient l'intérieur de ce tiroir dans le plus grand désordre, à croire qu'elle jouait à la pêche à la ligne. Edgar a participé en les remuant un peu plus, puis il en a pris une au hasard et l'a glissée dans sa poche. Pourquoi ? Sans raison. L'ivresse de ne pas dormir alors qu'on devrait. C'était la première fois qu'il volait.

Après ça, plus moyen de l'arrêter. Ses yeux se sont immédiatement posés sur le flacon de Chanel N°5. Il aimait sa forme très structurée, le lourd bouchon de verre, les lettres simples, en noir et blanc. Il aurait pu être étiqueté *Arsenic* ou *Soufre*, se trouver dans un laboratoire, ou un livre d'histoires ; il aurait pu y être écrit *BOIS-MOI*. Sa grand-mère l'avait depuis toujours. Il était ancien. Edgar savait que c'était un objet particulier. Le liquide d'ambre à l'intérieur de ce cube de glace creux provenait d'une source tarie. Il fallait le préserver, ce qui expliquait selon lui que sa grand-mère ne s'en servait jamais. Car d'aussi loin qu'il se rappelle, la bouteille avait toujours été à moitié pleine. Le niveau n'avait jamais

varié. Enfin, à moitié pleine, ça voulait dire à moitié vide, donc que sa grand-mère s'était montrée moins précautionneuse par le passé, qu'elle croyait que cela durerait.

Edgar ne réfléchissait pas vraiment à ces choses; il les ressentait. Parfois, il devinait que sa grand-mère avait un passé simplement à sa façon de tourner la tête, comme si la brise ébouriffait sa chevelure. Mais il n'y avait pas de vent – et encore moins de chevelure. Sa grand-mère était presque chauve et portait souvent un bandana sur la tête, à la manière des voyous.

Le passé reposait aussi dans son armoire, où il y avait des robes incroyables – certaines avec de minuscules strass cousus, d'autres avec des perles. Si elle avait voulu les porter aujourd'hui, elles se seraient déchirées, telle la chemise de l'incroyable Hulk quand il devient tout vert. Parmi les nombreuses photos exposées sur la commode, il en était une où elle était jeune, d'une minceur absolue, une cigarette à la main, un renard aux crocs acérés autour du cou. Tout cela était tellement étrange. Sa grand-mère avait vécu si longtemps qu'elle avait changé de visage. Ou peut-être qu'on lui avait volé le premier. Edgar n'en savait rien. La seule conclusion logique qu'il parvenait à extraire de tout cela (et c'était du solide) : à une époque, elle mettait du parfum, et à présent, c'était terminé. Allons, quelques gouttes ne lui manqueraient pas.

À l'instant où Edgar a touché le flacon (c'était froid!), la vieille dame s'est réveillée, à croire qu'il l'avait touchée, elle.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? »

– Rien. » Ses doigts se sont retirés.

« Pourquoi tu n'es pas au lit ? Il y a un problème ? »

L'enfant a secoué la tête et s'est approché. Il n'avait pas peur. Il a palpé la couverture là où elle recouvrait son bras.

« Où est ta mère ? Elle est sortie ? »

Edgar savait qu'il ne fallait pas répondre à cette question. Il a haussé les épaules avec langueur. Sa grand-mère n'appréciait pas que sa mère fréquente des hommes. Des *galants*, elle les appelait, même si la plupart étaient en jeans. Si jamais elle était en bas quand l'un d'entre eux passait chercher Lucy, elle se retranchait dans la cuisine et se préparait à grand bruit un café instantané, en faisant résonner sa cuillère comme un Père Noël de l'Armée du Salut agitant sa cloche.

Sa main rouge et épaisse est sortie de sous la couverture, enveloppant les doigts froids de l'enfant de sa bonne chaleur. « Tu pourrais aller me chercher un verre d'eau, mon trésor? La cuisine chinoise, c'est salé. »

Florence parlait des plats cuisinés que Lucy avait rapportée pour le dîner. Ces attaques surprises de repas déjà prêts vexaient la vieille femme. C'était elle, la cuisinière de la famille, elle était un vrai cordon bleu – qui aurait prétendu le contraire? – et l'idée que puisse entrer chez elle de la nourriture provenant d'un restaurant, c'était presque une insulte. Pourquoi ne pourrait-elle pas préparer tous les repas de leur vie? C'était une joie pour elle.

Au moins, la cuisine chinoise avait du goût. Elle le reconnaissait. Elle aimait manger épicé de temps à autre, et elle avait englouti les brocolis à la sauce pimentée avec enthousiasme. En se redressant dans son lit, elle a poussé un rot prolongé. « Oh, ça recommence. »

Edgar a allumé la lumière dans la salle de bains de Florence.

« Laisse couler une minute, sinon l'eau sera trouble. »

Edgar connaissait les règles. Il est revenu avec une eau cristalline et s'est assis au bord du lit tandis qu'elle vidait le verre.

« Ahhh, ça fait du bien. » La langue de la vieille femme a dardé de manière intrigante, pareille à celle d'un lézard. « Demain, je fais des boulettes de viande. »

Sauf qu'on n'était pas dimanche. Des boulettes, un jeudi? Edgar a senti souffler l'esprit de compétition. Il savait que sa mère se moquait des boulettes. Trop gras. Un jour, elle avait tenté de convaincre la vieille femme de les préparer avec de la dinde: l'autre l'avait toisée comme si elle était folle. «De la dinde? Comment ça, de la dinde?» À croire qu'elle avait proposé d'utiliser des chaussettes, ou de la sciure. Pendant des jours, quand Lucy n'était pas là, devant Edgar, sa grand-mère grommelait en secouant la tête: «De la dinde, tu parles!»

Edgar aimait les boulettes de viande. Lorsqu'elle en préparait, sa grand-mère en mettait une de côté pour lui dans une petite assiette blanche, avant de plonger les autres dans la sauce bouillonnante. Une attention spéciale. Une boulette sans sauce, toute fraîche, rien que pour lui.

«Tu vas en faire un vrai Italien! avait plaisanté Lucy un jour.

– Il *est* italien, avait répondu la vieille femme avec le plus grand sérieux.

– À moitié seulement. Je ne suis pas italienne, moi.

– Ah non, tu n'es pas italienne, toi.» Puis elle avait posé la main sur la tête de son petit-fils tout en le regardant déguster sa boulette.

Lucy ne prenait jamais fait et cause pour les siens. Les Polonais. C'est vrai, qu'est-ce qu'ils avaient fait pour elle, ces Polaks? Au moins, les Italiens s'étaient occupés d'elle. En plus, la maison appartenait à la vieille. Lucy n'avait pourtant pas l'intention de s'éterniser là après la mort de son mari. Mais bon, ici, le petit était heureux, il mangeait.

Toutefois, le bonheur d'Edgar n'était pas sans mélange. Bien sûr, être seul avec sa mère ou sa grand-mère était délicieux. Mais lorsqu'elles étaient ensemble, ça coinçait, et Edgar le sentait à sa gorge trop sensible qui se nouait alors. Quand

les deux femmes se parlaient, Edgar avait la sensation que leurs voix fausses sortaient de son corps à lui, comme si c'était lui le menteur. À quoi était-ce dû? Pourquoi leurs voix changeaient-elles en présence l'une de l'autre? Au 21 Cressida Drive, il voyait beaucoup de choses, mais ne les comprenait guère. La première fois qu'il avait fait ses calculs et découvert que sa mère et sa grand-mère n'étaient pas liées par le sang, il avait eu peur. Techniquement, c'était des étrangères.

Si Frank était là, peut-être que ça irait mieux, songeait Edgar. Frank pourrait endosser une part de responsabilité. Seulement il était mort – et d'après ce qu'Edgar avait compris, les défunts n'avaient guère d'utilité, si ce n'est en tant que source de discussion à mi-voix dans les cuisines. Le fantôme, c'était son nom chuchoté ou ravalé, pareil à de l'air entre les deux femmes.

Elles étaient veuves toutes les deux. Autre point commun complexe. Edgar se souvenait du vieil homme mieux que de son père, mais ça ne signifiait pas grand-chose. Il en gardait pourtant quelques souvenirs: l'épaisse fumée de cigare autour du fauteuil inclinable de son grand-père; qu'il ne l'appelait jamais par son nom, mais « petit », et souvent cette interpellation brutale faisait sursauter Edgar. Parfois, le vieil homme marchait en rond dans le jardin en discutant tout seul. Edgar le regardait depuis la fenêtre de sa chambre, à l'étage. Même à cinq ans, il comprenait qu'en réalité, c'était à Frank qu'il s'adressait.

Les gens continuaient à parler à Frank. Edgar ne s'y trompait pas. Élevé dans une maison hantée, il savait tout de suite quand quelqu'un s'entretenait avec un mort. On pouvait bien remuer une sauce ou se maquiller tout en arpentant un cimetière en pensée. Les veuves. Elles étaient un peu sorcières, non? Elles avaient quelque chose de morbide. Elles étaient pleines de secrets.

Edgar n'avait jamais vu sa mère mettre les pieds dans la chambre de sa grand-mère, jamais ! Il ne pouvait même pas l'imaginer là-bas, surtout la nuit, avec la Vierge qui se frottait les mains au-dessus de la flamme, et l'ange flottant dans sa robe de lumière. Dans cette atmosphère, sa mère ne pourrait pas respirer. Si elle entrait, elle tomberait raide morte.

« À quoi tu penses, jeune homme aux grands yeux ? »

Depuis le bord du lit, il a regardé la vieille femme. Elle se rendormait.

« Mémé ? »

– Oui ? » Elle se montrait patiente envers lui, ses longs regards silencieux. Elle imaginait ses charmantes petites pensées dans sa tête, semblables à des roues bleues roulant dans des prairies ensoleillées. Déjà elle s'assoupissait. « Dis-moi, a-t-elle ajouté alors que ses yeux se refermaient.

– Je peux avoir de ton parfum ? a murmuré Edgar.

– Mmmmh, a soupiré la vieille femme dans un demi-sommeil.

– Je peux ? »

Il savait qu'elle s'était rendormie. Son souffle avait changé. Il a observé sa poitrine qui s'éloignait parmi les vagues. Aucune gêne à cela. Il connaissait le corps de sa grand-mère mieux que le sien. Mieux que celui de sa mère. C'était dans ce lit qu'il se réfugiait après un cauchemar. Ça lui arrivait régulièrement, et la vieille femme l'accueillait toujours avec délicatesse quelle que soit l'heure, même s'il la réveillait.

Lucy savait. De temps à autre, elle entendait l'enfant s'éveiller en sursaut. Son lit craquait lorsqu'il se levait pour aller chercher du réconfort ailleurs qu'auprès d'elle. Ce qui ne la dérangeait pas. Elle avait déjà le sommeil bien assez difficile. La vieille femme, elle, dormait comme une bûche. Naturellement, Lucy n'aurait pas repoussé Edgar.

Elle l'aurait même accueilli avec joie. Mais il passait plus de temps avec sa grand-mère, certaines habitudes étaient prises. Était-elle jalouse? Non. Le choix d'Edgar ne la dérangeait pas. Certaines nuits, elle mourait d'envie de sentir un corps contre le sien. Mais bon, le petit n'aurait pas suffi à combler sa solitude. Son corps frêle blotti contre elle n'aurait qu'aggravé la situation. En effet, quelle place accorder à tant d'innocence? Les corps dont elle rêvait étaient plutôt de tempérament violent.

Edgar s'est relevé pour aller droit vers le flacon. Il avait la permission, non? Il l'a touché (toujours froid), avant de l'appliquer contre sa joue. Sur le verre flottait le fantôme d'un parfum. En retirant le bouchon pour porter la bouteille à ses narines, il a fermé les yeux. Poudre, fleurs, épices – à présent herbe tendre, sueur fraîche. Le doigt sur l'ouverture, il a incliné le flacon, puis a vite transféré la goutte du précieux liquide derrière ses oreilles, imitant les dames à la télévision. Ça piquait un peu, il s'est senti électrisé, ensuite la fragrance s'est transformée, s'est épanouie, telle une extension de sa propre personne. C'était lui, Edgar, électrisé par les fleurs. La charge était exaltante, et il a soudain senti le sang couler dans ses veines. Il en a pris un peu plus, juste une goutte dans le cou.

Fait rare, le temps s'est alors arrêté. L'enfant respirait, à l'insu de la vie et de la mort. Il soufflait en lui-même, à croire qu'il était double, et chacun des deux Edgar embrassait l'autre en se mettant d'accord sur quelque chose. Quoi? Aucun n'aurait su le dire. Tout au plus auraient-ils dit: oui, c'est ça. Ça.

Debout dans le couloir. Huit ans, ensommeillé: il fallait l'envoyer se coucher. Il a regardé la porte de sa chambre et s'y est dirigé tout seul.

Une minute. Un éclat de rire? Ou une chouette hulotte? Edgar s'est appuyé contre le mur, à l'écoute. Ça venait d'en bas. Il s'est approché de la rambarde. La hulotte, c'était sa mère.

Sauf que ce n'était pas le bon rire. Celui de sa mère, c'était autre chose: des geysers jaillissant d'un bâtiment de dix étages. Rien ne pouvait l'éteindre, à part le feu. Et si l'on était trop près, on était fichu. Son hilarité était contagieuse. Mais là en bas, on aurait cru un rire de poupée. Aigu mais voilé, comme un porte-voix de papier, régulier, mécanique, avec une pointe de temps en temps. Peut-être que ce n'était pas sa mère. En descendant l'escalier, il s'est demandé s'il était dans la bonne maison. Être à moitié endormi lui jouait des tours: les cadres accrochés au mur se transformaient. À la place d'un voilier, dans le soleil il voyait un énorme tranchoir sortant des flots. Au pied des marches, le piano noir de sa grand-mère, parfaitement astiqué, qui semblait avoir pris du poids. Edgar avait l'impression de le voir pour la première fois: les touches, telles des dents déchaussées, blanc éclatant ou noir carié, à tout instant prêtes à tomber. C'était pour ça peut-être que plus personne n'en jouait. Il a remarqué qu'on avait retourné certaines des photos posées dessus.

Et puis ça sentait la cigarette, or il était interdit de fumer dans la maison. Après la mort de son mari, Florence avait dit: ça suffit. (Les termes exacts étaient: «J'en ai marre de cette puanteur.») Sa mère était censée fumer dehors.

Hi, hi, hi, a gloussé la poupée quand Edgar est entré. Les grosses mains de Mr S. qui étaient entre les jambes de Lucy se sont aussitôt retirées.

«Eddie, s'est-il exclamé depuis le canapé. Eddie, mon bonhomme!»

Lucy a tiré sur sa robe. Sur la table basse, une bouteille en sueur: la vodka qu'elle laissait au congélateur (jamais elle ne gelait, au grand étonnement d'Edgar).

« Mais qu'est-ce que tu fais debout à cette heure ? Qu'est-ce que je t'avais dit ? » Lucy a ramené ses cheveux en arrière. Le glaçage rose débordait à présent de ses lèvres.

« Je croyais que tu sortais. » Edgar ne regardait pas sa mère, mais la cigarette dans le cendrier, dont la fumée interdite s'envolait en volutes. « Je t'espionnais pas. Je savais pas que c'était toi.

– Et qui tu voulais que ce soit ? » a-t-elle répondu en se levant, les mains sur les hanches comme si elle avait seize ans.

D'ailleurs quel âge avait-elle ? Edgar n'en était pas sûr. Trente ans peut-être, mais elle paraissait plus jeune dans cette posture, avec cette bouche maculée, à croire qu'elle s'était goinfrée de confiture.

Le boucher s'est levé à son tour. Edgar ne distinguait aucune trace de sang sur ses vêtements. N'empêche, ça ne lui a pas trop plu qu'il s'approche de lui.

« Tout va bien. Il voulait juste voir sa maman. »

Il a alors posé sur la tête d'Edgar la main qui un instant plus tôt était entre les jambes de Lucy. Et avant dans les entrailles des porcs, des poulets, des vaches. Edgar s'est figé sur place.

« Waouh ! a repris le boucher. Mais qu'est-ce que tu sens ? » Il s'est penché pour le renifler.

« Mais rien, rien... » a bredouillé Edgar en reculant.

Le boucher l'a suivi. « C'est du parfum.

– Non. J'ai renversé un truc. »

À cet instant, Edgar aurait voulu péter. Paraît-il qu'il y avait un garçon à l'école qui pouvait péter sur commande. Edgar, lui, n'était même pas capable de roter exprès, ce que tous les garçons du monde savaient faire. Apparemment, il fallait avaler de l'air. Mais comment ? Edgar a serré les genoux en espérant un pet.

À présent, Lucy le humait à son tour. L'enfant s'attendait à un commentaire ironique digne d'une fille de seize

ans, mais sa mère a souri, et son visage s'est détendu, à croire qu'elle avait compris quelque chose d'important. Un minuscule souffle est sorti de son nez. Est-ce qu'elle se moquait de lui? Elle s'est penchée, l'a embrassé sur les lèvres. En le regardant droit dans les yeux, elle lui a ébouriffé les cheveux. Edgar savait qu'elle avait trop bu. Ils avaient déjà partagé ces drôles de moments, quand le monde disparaissait, et il n'y avait plus qu'eux deux, à moitié endormis, avec un cordon rouge qui battait nerveusement entre leurs poitrines.

« Oh mon chéri », a-t-elle dit en secouant la tête. Trois petits souffles sont sortis de ses narines. Parfois tout paraissait tellement absurde à Lucy. Elle a de nouveau embrassé son fils. Son fardeau. Son drôle de petit cake albinos.

« Faut que j'y aille, a dit le boucher.

– Eh, retiens tes chevaux », a fait sèchement Lucy. Et puis à Edgar, avec tendresse et douceur: « Bon, maintenant, tu veux bien filer dans ta putain de chambre? »

Il a acquiescé mais n'a pas bougé. Pourquoi se sentait-il rougir? Pourquoi avait-il envie de pleurer?

Lucy s'est retournée pour écraser sa cigarette et elle a attrapé le boucher par le bras. « Allez, on y va. J'ai envie d'aller chez Larson.

– On peut boire un verre chez moi.

– J'ai pas envie d'être dans une maison! Je veux sortir! » Elle a entendu résonner sa propre voix, aiguë, ridicule, à croire que c'était celle d'une autre. Pourquoi s'énervait-elle comme ça? Il allait la prendre pour une emmerdeuse. Elle a rajusté sa robe et, pour remettre la soirée sur les rails, a glissé les doigts sous la chemise du boucher, lui caressant le ventre.

Edgar les a vus remettre leurs manteaux dans l'entrée. Il attendait que sa mère se retourne, mais non. Seul le boucher l'a regardé, mais sans lui adresser le moindre signe.

Edgar a fermé les yeux dans l'espoir que l'homme ne puisse plus sentir ce parfum qui, fait étonnant, diabolique, flottait encore sur sa peau.

2

Deux verres à pied et une banane

Annabelle (« Nelly ») Tortelli (1934-1946). Edgar a considéré l'image pieuse et calculé : douze ans. Peut-être onze si elle était morte avant son anniversaire. La mort n'était pas tendre : peut-être avait-elle fauché Nelly la veille de son anniversaire – son gâteau déjà prêt, au frigo (l'étiquette *Joyeux anniversaire*). La pensée de ce malencontreux hasard ne le quittait plus. Il s'imaginait une jeune fille dans un cercueil, visage blafard, mains croisées, entourée de piles de cadeaux aux emballages sophistiqués. Dieu laisserait sûrement Nelly les ouvrir quand tout le monde serait parti. Les doigts blancs de la jeune fille dénouant les rubans ; le papier déchiré qui atterri dans la corbeille à côté du cercueil. Oui, c'était possible. Personne ne savait à quoi les morts se livraient dans le dos des vivants.

Au petit déjeuner, Edgar s'apprêtait à interroger sa grand-mère sur cette fille, mais en posant la carte sur la table, il s'est souvenu qu'il l'avait volée. C'était une minuscule trahison, n'empêche, il ne pouvait risquer qu'elle découvre son larcin. Sa grand-mère était maligne. Un seul indice, et elle se mettait à renifler partout. Bien sûr, il s'était entièrement lavé ce matin, mais il n'était pas certain d'avoir effacé toute trace du parfum. Étrangement, grâce à sa rencontre avec le boucher, il avait compris qu'il était parfois sage d'avoir des secrets. Mieux valait garder pour soi ses désirs, ses émerveillements. Ne le savait-il pas déjà ? On ne pouvait pas se

permettre de dire: « Oh, comme c'est joli », en voyant une jonquille sur le bureau de la maîtresse, ce qu'il avait fait l'an passé au printemps. Les mots étaient sortis de sa bouche sans qu'il s'en rende compte: le plaisir et l'admiration avaient totalement supplanté sa timidité naturelle. Il n'avait pas pensé qu'en dehors de la jonquille, tout le monde pouvait l'entendre, jusqu'à ce que Ralphie Francovilla joigne les mains en s'exclamant d'une voix flûtée, et à grand renfort de moulinets du poignet: « Oh oui! Comme c'est joli! » Ses trois copains derrière lui formaient un chœur de rires.

Les garçons ne pouvaient pas employer le mot « joli ». Ni se parfumer au Chanel N°5. Edgar l'avait découvert en voyant le boucher s'écarter en sentant sur lui cette fragrance délicate. Quand sa grand-mère est arrivée avec le lait, Edgar a glissé l'image pieuse dans sa poche.

Elle a versé le lait sur les céréales, puis s'est assise en face de lui, avec son café, pour le regarder manger. D'habitude, Edgar trouvait ça touchant, mais là il se sentait mal à l'aise, nerveux. Même ceux qui vous aimaient le plus finissaient par voir vos défauts à force de vous observer. Perdre les faveurs de sa grand-mère aurait été pour lui la fin du monde. Sa mère était un phare, dont la lumière le nimbait par intermittence; la vieille femme, elle, représentait pour lui rien moins que le soleil. L'idée qu'elle ait une moindre opinion de lui le remplissait de honte.

Comment aurait-il pu savoir que, si jamais il désirait encore un peu de ce parfum, elle lui aurait abandonné jusqu'à la dernière goutte? Qu'elle en aurait rincé ses blancs cheveux d'enfant? Qu'elle aurait remonté le temps pour que le prêtre le baptise avec? Si Edgar avait voulu répandre du Chanel N°5 sur ses céréales, elle aurait eu du mal à le lui refuser. Plus que tout, elle voulait qu'il soit heureux. Pas comme son fils. Enfin si, car Frank était un enfant très

gai. Un garçon intelligent, plein de curiosité, pas si différent d'Edgar. C'est la fin de sa vie et les dernières années qui s'étaient avérées si désastreuses : un chaos de ténèbres qu'elle ne parvenait toujours pas à pénétrer. À son réveil le matin même, elle avait senti la présence de Frank dans la maison – une partie de lui battait dans l'ombre.

« Joyeux anniversaire », avait-elle dit. Il fallait continuer de marquer la date, même si ces mots étaient pareils à des pierres qu'on jette dans un puits sans fond. Elle s'est demandé si Lucy n'avait pas oublié. Elle semblait penser de moins en moins à Frank.

« Tu veux un peu plus de lait ? » Les corn-flakes avaient l'air bien secs.

Edgar a secoué la tête – pâle réplique de son père.

« Prends-en un peu plus quand même, a-t-elle dit en versant le lait. Tu vas t'étouffer si y en a pas assez. »

La ressemblance d'Edgar avec Frank enfant était une bénédiction complexe. Ça pouvait être une seconde chance. Mais c'était aussi dangereux qu'une bombe à retardement. Au cours des derniers mois de sa vie, Frank était méconnaissable, le visage déformé par le poids des démons invisibles qui l'assaillaient.

Quelles étaient donc ces pensées qui faisaient trembler les mains de son fils ? Même ses yeux s'agitaient, telle l'aiguille d'une boussole tournant sur elle-même, terrorisée par un Nord obscur et inéluctable.

Après, les gens avaient tout simplifié. Frank Fini était devenu fou. Florence n'aimait pas qu'on résume les choses ainsi. Trop facile. Comme si on pouvait ranger la mort de son fils dans un tiroir, pour de bon. Même Sabina, sa vieille cousine, la marraine de Frank, qui était la bonté personifiée, avait elle aussi succombé à cette facilité cruelle. *Pazzo pazzo pazzo*, à croire qu'elle crachait dans sa tombe. Quel

mot ridicule. Tout le monde avait un grain de folie. La vieille dame était bien placée pour le voir. Elle les entendait, ces ménagères qui se parlaient à elles-mêmes chez l'épicier, ces hommes d'affaires qui gesticulaient et criaient en marchant seuls dans la rue. « Ils téléphonent », lui disait Edgar, sauf que jamais ils n'apparaissaient, ces téléphones. « C'est dans leur oreille ! » ajoutait-il. Quelle imagination il avait.

À présent elle le regardait manger ses céréales, volontaire et appliqué. Oh, si elle avait pu boire un verre de ce garçon chaque matin, elle aurait vécu éternellement. Parfois elle songeait qu'elle l'aimait trop, d'un amour terrestre, possessif, contraire à Dieu, un amour qui ressuscitait les choses perdues. Mais n'était-ce pas la définition même de l'amour ? N'était-ce pas une récompense servant à panser les plaies anciennes ? De toute manière, elle ne pouvait pas se contrôler. Ses sentiments étaient là, un point c'est tout. L'amour, c'est l'amour, et c'est toujours monstrueux.

Elle a songé aux autres. Ses chères sœurs, toutes disparues. Edna, dans cet accident de voiture avec Jimmy. Gussie, tout en douceur dans son lit, deux ans plus tôt. Cynthia, fauchée par cet affreux cancer, dans la fleur de l'âge. Ses amies d'enfance : Grace, Pauline, Nelly – tendre Nelly ! Il y a si longtemps qu'elle n'avait pas pensé à Nelly. Le visage de la jeune défunte s'est superposé un instant à celui d'Edgar avant de s'évanouir.

Oh, et Pio bien sûr. Elle avait tendance à l'oublier, que son âme repose en paix. C'était terrible à admettre, mais Pio n'était pas l'amour de sa vie. C'était Edgar. Cet enfant, assis en face d'elle à table. Pio était colérique, nerveux, grossier. Comme Frank.

La vieille femme s'émerveillait qu'une telle meute de loups ait pu produire un enfant aussi calme. Il ressemblait à ces minuscules figurines dans les boutiques de cadeaux :

un garçon avec un chapeau de paille, assis au bord d'un puits enchanté, adorable et fragile apparition de porcelaine. Elle avait le cœur en capilotade quand Frank le lançait en l'air, presque jusqu'au plafond, ou dans le jardin, assez haut pour faire fuir les oiseaux. « Plus haut ! » criait Frank – Lucy le regardait, un peu en retrait, en sirotant une boisson. « Plus haut ! » Le bébé souriait, inconscient du danger. Au bout de trois ou quatre fois, la vieille femme n'en pouvait plus. « Arrête », le suppliait-elle. Mais Frank continuait. « Mais dis-lui donc d'arrêter », demandait-elle alors à Lucy, espérant son soutien. En vain. Ce n'était qu'une gamine, et la vieille femme voyait qu'elle aimait par-dessus tout son mari lorsqu'il flirtait avec le danger. Frank éblouissait cette fille, il la mettait dans un état second. « Je ne peux pas l'en empêcher », disait-elle en souriant, haussant les épaules. Et c'était vrai, elle n'y serait pas parvenue. Nul ne pouvait arrêter Frank. Il n'en faisait qu'à sa tête. Déjà à cinq ans, il n'obéissait à personne. Une vraie terreur. Son adolescence avait presque anéanti Florence.

Lucy aussi était turbulente – elle l'était toujours d'ailleurs. L'énergie de Frank l'avait littéralement embrasée. Il aurait mieux valu qu'il tombe sur une femme froide, au lieu de ce brasier ambulante. Au début, elle donnait toujours l'impression d'avoir la fièvre, quelque chose bouillait en elle, une force à mi-chemin entre joie et désespoir. Frank était pareil, et ils s'alimentaient l'un l'autre. Bonnie and Clyde ! La passion, c'était acceptable jusqu'à un certain degré, après, ça vous attirait des ennuis. Qui sait si Lucy ne l'avait pas encouragé dans sa folie ? Pas de manière intentionnelle, évidemment ; avec ses désirs fougueux, ses sentiments fervents à l'égard de Frank, tout paraissait possible, et par la suite, la déception était inéluctable. Leur amour avait quelque chose d'animal, de primitif. Chaque fois que Frank attrapait Lucy par la taille avec cet air de

vouloir s'emparer du monde, celle-ci poussait un éclat de rire strident qui perturbait la vieille femme.

Florence n'avait jamais connu les cimes du plaisir sexuel comme, imaginait-elle, Frank et Lucy. Un jour, dans la salle d'attente du Dr Faustini, elle avait lu un article racontant que tout se terminait dans une sorte de grande vague, et que cette vague pouvait emporter la femme très loin. Mais quand elle faisait l'amour avec Pio, Florence restait toujours dans le bateau, quelle que soit la fureur de ses assauts. Elle refusait de se mouiller, de se perdre dans ces éléments liquides. Elle redoutait ce genre d'abandon. De son point de vue étroit, tout ce que Lucy avait tiré de son fils le mettait en danger. En outre, la jeune femme avait bien cinq ans de moins que lui. Mais avec cette crinière rousse, comment n'aurait-il pas été ensorcelé ?

Toutefois, elle ne rejetait pas le blâme sur elle. Nul n'était coupable. Pas moyen de considérer les choses autrement si on voulait aller de l'avant. Après tout, Lucy était toujours là. C'était la mère du petit. Et elle avait paraît-il connu une enfance difficile. Frank avait un jour laissé entendre que son père n'était pas tendre. Elle lui avait demandé des détails, mais il avait répondu : « Restons-en là. »

Pas tendre. La vieille femme a secoué la tête. Après toutes ces années, elle sentait encore le poids de ces mots. S'interrogeait sur sa propre cruauté. Il n'était pas toujours facile d'être gentille. Parfois, il fallait toute une vie pour apprendre à l'être.

Pourquoi sa grand-mère le regardait-elle de cette manière bizarre, la bouche tombante, un peu de travers ? Edgar savait que des fois, quelque chose éclatait dans la tête des personnes âgées, alors elles s'immobilisaient, incapables de parler, de bouger. Un jour à la télé, dans la rubrique

médicale au journal du soir, on avait interviewé un monsieur qui avait survécu à une de ces explosions. Seule la moitié de sa bouche fonctionnait encore, tel un mauvais ventriloque.

« Ça va, mémé ? »

La vieille femme a souri. Petit futé, rien ne lui échappait. Ses mains se sont abattues sur ses cuisses, comme pour lancer sa monture à l'assaut du futur. « Bon. Qu'est-ce que tu vas faire à l'école aujourd'hui ? Raconte-moi.

– Rien, a répondu Edgar en haussant les épaules.

– Tu vas quand même bien travailler un peu.

– On a art plastique. » À ces mots, ses yeux se sont écarquillés d'horreur.

« Je croyais que tu aimais ça ?

– Moi, j'aime dessiner. Pas faire des cours de dessin.

– Ah, très bien. C'est quoi la différence ? »

Comment lui expliquer ? C'était compliqué. Il a soupiré en regardant sa grand-mère droit dans les yeux.

« Elle nous demande...

– Qui ça, elle, la maîtresse ?

– Oui. Mrs Blessum.

– C'est comme ça qu'elle s'appelle ?

– Mémé !

– Quoi ?

– J'essaye de t'expliquer !

– Oh pardon, je ferme la boîte. » Elle a feint de tirer une fermeture à glissière le long de sa bouche, ce qui a plu au garçon.

« Elle nous demande de dessiner des choses qu'elle pose sur une table. Une théière, ou encore la semaine dernière, deux verres à pied et une banane ! »

Edgar attendait une réaction de sa grand-mère face à pareille absurdité, mais elle s'est contentée de marmonner, lèvres serrées.

« C'est ça, les cours de dessin. Copier ce qu'il y a sur la table. Moi j'aime quand j'invente mon dessin. »

La vieille femme a ouvert grand les yeux en signe de compréhension, tout en poussant un petit grognement compatissant. En vérité, elle n'avait pas la moindre idée de ce dont lui parlait l'enfant. « Deux verres à pied et une banane » ? C'est vraiment ça qu'il avait dit ? En le voyant gesticuler, si sérieux dans ses explications, elle a de nouveau basculé. Une scène d'autrefois avec Frank, dans cette même cuisine, lui est revenue en mémoire. Lui aussi racontait quelque chose d'incompréhensible. Une histoire de dents : ce n'était pas les siennes qu'il avait dans la bouche, quelqu'un les avait introduites là. D'abord, elle avait cru à une blague. Mais non. Pour Frank, c'était apparemment une question de vie ou de mort. Il était devenu hystérique. Un geste sec de la main d'Edgar avait fait ressurgir la scène. Le cœur de la vieille femme s'est arrêté de battre pendant plusieurs secondes.

« Tu peux parler, maintenant », a dit l'enfant. Mais qu'est-ce qu'elle avait, aujourd'hui ? Il n'aimait pas quand elle avait du mal à respirer comme ça. « Mémé.

– Oui, oui, j'ai entendu », a-t-elle répondu d'un ton sec.

Elle ne réprimandait pas le bon enfant. Reprenant ses esprits, elle s'est radoucie. « Mieux vaut faire ce que dit Mrs Blessus...

– Blessu*m*.

– Obéis à la maîtresse, a-t-elle répété en lui tapotant la main. Pourquoi faire des histoires ? »

Edgar savait que sa grand-mère avait raison. En outre, il était incapable de contredire Mrs Blessum. Il avait peur d'elle. Bizarrement, elle avait des rides sur une seule moitié du visage. Elle avait aussi de longs ongles vernis de rouge qui pianotaient sur son bureau avec impatience car elle

voulait que tout le monde dessine la même chose (une vraie usine !). Lorsqu'elle passait enfin inspecter les travaux, elle pointait son ongle rouge sur votre feuille en disant un truc comme : « Pourquoi ta banane est aussi grosse ? À côté, les verres à pied ont l'air de kylix. » Cette critique s'adressait à Edgar. Mrs Blessum n'aimait pas les interprétations – et puis d'abord, c'était quoi un « kylix » ?

« Je fais toujours ce qu'elle dit. » Mais, c'était une véritable torture de dessiner un objet posé devant vous. Presque pire que de raconter par écrit ce qu'on avait fait pendant les vacances, ou de rédiger une fiche de lecture. Edgar était toujours mal à l'aise quand les adultes le forçaient à regarder en arrière, à se concentrer sur des choses passées. Parfois, un enseignant vous parlait pendant des heures de faits qui remontaient à plusieurs siècles avant votre naissance. Edgar préférait l'avenir. Il a pensé à la machine à remonter le temps de sa grand-mère, et tout à coup, en plein petit déjeuner, il a conclu un pacte avec lui-même : si un jour il mettait la main sur pareil engin, il le programmerait pour aller seulement dans le futur.

« Tu peux faire tes dessins à toi à la maison. Je te rapporterai les carnets que tu aimes.

– Pas les très grands. » Un jour, sa grand-mère lui avait rapporté de gigantesques blocs de papier à dessin, presque aussi larges que son bureau, et il s'était senti perdu. Ses minuscules figures semblaient flotter au milieu d'un immense vide blanc. Des visages, des chevaux, des fleurs, à croire qu'on les avait éjectés d'un vaisseau spatial. Il s'était senti obligé de créer une bordure décorative pareille à une clôture, pour les protéger. Jamais il n'avait pensé à faire des dessins plus grands. Edgar voyait le monde par petits morceaux précis. C'était par nature un miniaturiste.

« Les blocs que j'aime bien, ils sont grands comme ça, a-t-il montré à sa grand-mère.

– Et moi, ils sont comme ça», a-t-elle répondu en posant les mains autour de sa tête pour l’embrasser. C’était un geste affectueux, également destiné à changer de sujet. Parce qu’à y réfléchir, peut-être qu’il n’avait pas besoin d’autre papier à dessin. Il y consacrait déjà trop de temps. Sur son lit, pendant des heures, tête baissée, avec le crayon qui gratte, gratte, gratte, pareil à un chien qui a des puces. Passer trop de temps seul, ce n’était bon pour personne. La vieille femme essayait de se rappeler si Frank dessinait. Aucun souvenir. Mais naturellement, enfant, Frank fermait toujours la porte de sa chambre (verrouillée la moitié du temps), alors qui sait ce qu’il pouvait y fabriquer ! À l’époque, elle ne fouinait pas comme aujourd’hui. C’est un talent qu’elle avait acquis sur le tard.

Dans la journée, lorsque Edgar était à l’école et Lucy au travail, Florence s’occupait du ménage – et en toute franchise, la seule façon de bien faire, c’était de passer partout minutieusement. S’immiscer dans la sphère privée des autres de temps en temps était donc inévitable. Les tiroirs étaient en désordre ; il fallait les ranger. Mais pas trop quand même, sans quoi on s’attirait des reproches. Parfois, elle se surprenait à passer en revue la lingerie de Lucy. Elle avait toute une collection de dessous fantaisie, et la dentelle, songeait la vieille femme, n’était pas là pour l’aération. Tout ça n’avait pas l’air très cher, mais ça coûtait sûrement un bras.

Un jour, en soulevant un tee-shirt en vrac dans la table de nuit de Lucy, elle est tombée sur un engin imitant la chose d’un homme. Elle l’a considéré, bouche bée, choquée par le réalisme inutile des veines. Le tee-shirt en guise de protection, elle l’a saisi avec prudence, comme si le toucher avait pu le raidir davantage. Ses mains ont soudain été prises de tremblements, et elle s’est demandé si elle n’avait pas oublié

ses pilules pour l'hypertension. Sinon, pourquoi aurait-elle été ainsi agitée ? Elle a rejeté prestement l'objet dans le tiroir, en le recouvrant du tee-shirt. Les jambes en coton, elle s'est assise sur le lit de Lucy.

Est-ce qu'elle pensait à Frank lorsqu'elle s'en servait ? Ou était-ce un objet anonyme, voué au pur plaisir, sans lien avec les hommes ? Florence a mis la main sur sa bouche, à croire que l'impudeur et la saleté du monde étaient contagieuses. Se donner du plaisir seule, sans le corps de l'être aimé qui pesait sur le vôtre, ça avait quelque chose de salace, d'égoïste. Même si on n'aimait plus l'être en question, même s'il n'existait plus. Après tout, il était toujours son mari, il avait des droits – même mort.

Dans les semaines suivant la découverte de « l'engin », toujours furieuse contre Lucy, Florence n'avait pu la regarder dans les yeux. Quand elle la voyait sortir dans une tenue provocante (ce fourreau de soie rouge, ou cette minijupe brillante, genre papier de chewing-gum), elle enrageait – ce qui l'empêchait en partie de considérer sa propre hypocrisie. Parce que bien sûr, autrefois, Florence s'habillait différemment. Jeune, elle aurait préféré mourir plutôt que de porter les robes informes qu'elle mettait à présent.

Naguère – dans une autre vie –, Florence cousait elle-même ses robes. De magnifiques créations inspirées de modèles vus dans les magazines de cinéma. Tout le monde remarquait ses tenues. Les filles disaient qu'elle était douée. « Regarde l'angle stylé de cette rangée de perles. Et cette couture sur les épaulettes, on dirait des ailes de papillon. Tu pourrais me coudre la même, Flo ? » Combien de fois avait-elle entendu ça ? Qui sait, elle aurait pu se faire un nom. *House of Florence*. Elle en avait rêvé à une époque. Parfois, elle créait un vêtement pour quelqu'un d'autre, demandant à peine de quoi rentrer dans ses frais. Cette fille légère

pleine aux as, Honey Fasinga, elle lui avait passé commande d'une douzaine de modèles, elle voulait à tout prix aider Florence à ouvrir sa boutique. Blonde, mince comme un fil, elle semblait vivre dans un mystérieux halo lumineux façon Hollywood et elle avait réussi à convaincre son père, un terrifiant parrain de la mafia avec une grosse moustache, de leur consentir un prêt. En vérité, Florence ne s'intéressait pas au commerce. C'était une fille toute simple qui voulait juste un peu plus de sequins sur ses robes.

N'empêche, elle avait belle allure. En outre, elle portait toujours des gants, ce qui était très élégant – même si en vérité c'était pour cacher ses mains affreusement rougies à force de travailler à la blanchisserie. À l'époque où Pio lui faisait la cour, il lui disait qu'elle était la fille la mieux habillée qu'il ait jamais vue – et il était passé à Paris après la guerre.

Mais une fois mariés, lorsqu'elle voulut remettre l'une de ses créations, il lui dit qu'elle ressemblait à une traînée : qu'allaient penser les hommes mariés ? Aussi, peu à peu, elle avait pris l'habitude de porter des toilettes moins flatteuses, et sa silhouette, à force d'oubli, avait fini par se faire la malle, la laissant aux prises avec un corps qu'elle ne reconnaissait plus, qu'il valait mieux dissimuler sous des robes semblables à des tentes.

Pourtant, en voyant Lucy se mettre ainsi en valeur (un peu trop, sans doute), elle sentait tout de suite à quel point leurs objectifs étaient différents. Pour Florence, les vêtements n'étaient qu'une enveloppe, rien à voir avec ses désirs profonds ; si elle enfilait telle ou telle robe, ce n'était pas pour l'enlever en présence d'un homme. Lucy, elle, portait des robes qui la déshabillaient encore plus que si elle était nue. Elle s'enveloppait de tissus que la pluie aurait fait fondre, et le moindre souffle d'air arrachés. Souvent le mot « traînée » venait à l'esprit de Florence, et elle était

abasourdie devant les tours de passe-passe que lui jouait sa mémoire. Mais quand sa pensée s'éclaircissait, le couperet tombait : une veuve était une veuve, quel que soit son âge. On devait renoncer à certaines choses. Mettre ses charmes en veilleuse, couper ses cheveux, remiser ses vieilles robes au fond du placard.

Un peu plus tard, en faisant un grand ménage dans la chambre de Lucy, elle était tombée sur une photo cachée sous une pile bien rangée de chaussettes de sport. Un instantané un peu flou, les jeunes amoureux en maillot de bain, tournant le dos à la mer démontée ; les cheveux de Lucy balayant le visage de Frank, tous deux bouche grande ouverte comme s'ils hurlaient, le corps secoué d'un rire si tonitruant que Florence avait eu envie de porter la photo à son oreille, tel un coquillage. Quel beau portrait de son fils – et Lucy l'avait conservé. Pour ça, elle lui avait tout pardonné – enfin, pour un temps. Elle regrettait juste de ne pas avoir trouvé cette photo dans le même tiroir que l'engin masculin – mais elle ne voulait pas savoir pourquoi ce serait mieux ainsi.

Après cet épisode, elle s'était juré de ne plus jamais fouiner. Sauf de manière très innocente dans la chambre d'Edgar parce que c'était nécessaire. Quand elle nettoyait la pièce ensoleillée donnant sur le jardin, elle ne faisait pas seulement la chasse à la poussière et aux chaussettes sales, mais aussi aux démons. Aux péchés du père. Aux éléments troublants – oui, on appelait ça les « gènes », aujourd'hui – qui auraient pu se glisser dans le corps du garçon tel un banc de minuscules poissons. Voilà pourquoi elle regrettait d'avoir proposé à l'enfant de lui acheter d'autres blocs de papier à dessin. Un après-midi, elle avait lâché son aspirateur et en avait pris un, posé au pied du lit. Elle avait feuilleté le produit de son imagination, d'abord rapidement, puis avec une lenteur vaguement inquiète. Les dessins paraissaient assez

innocents, mais confrontée pendant des années à la maladie de Frank, la vieille femme était devenue pareille à une pie sombre, toujours à la recherche d'un détail brillant par son étrangeté, d'un éclat malsain chez ceux qu'elle aimait. Edgar avait tendance à représenter des barbus. Était-ce normal? En connaissait-il? Florence ne voyait pas qui ça pouvait être. Mais bon, peut-être que ce n'était pas des personnes réelles, il avait sans doute tout inventé – seulement cette pensée ne la rassurait guère. Sur plusieurs pages, il avait tenté une douzaine d'esquisses, la plupart barrées ensuite d'une grande croix déprimante aux traits appuyés. Enfin, elle était tombée sur un adorable paysage de collines, d'énormes fleurs, avec un soleil généreux dont les rayons nimbaient les reliefs: elle avait souri. Dieu du ciel, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. D'instinct, elle savait que tout était sain chez cet enfant. Ses pensées étaient pures, ça se sentait. Il exhalait une fraîcheur, pareil à des draps blancs séchés au soleil.

Pourtant, elle restait sur ses gardes. Certaines forces défiaient la logique, des puissances malveillantes qui fondaient sur les innocents. Le fatal destin de Frank avait transformé la foi de Florence empreinte de superstition en un catholicisme plus sombre, plus médiéval. La haine destructrice qui existait en deçà des êtres humains guettait les petits enfants heureux, surtout les rêveurs. Elle le savait, car elle l'avait vue à l'œuvre. Elle en avait souffert.

Ainsi ses pensées oscillaient-elles entre foi et souci, entre le grondement noir de la maladie de Frank (tel un insecte invisible dissimulé dans la maison) et le tintement d'Edgar, pur comme celui d'une cloche. Au cœur de ce schisme s'élevait la certitude qu'il était de son devoir de veiller sur l'enfant, de s'interposer entre lui et tout ce qui paraissait douteux. Elle se sentait capable d'accomplir cela car elle était vieille à présent et n'avait plus besoin de s'occuper

d'elle. Sa vie était au service de l'enfant, et cette humilité la rendait invincible. Parfois son sang battait d'une ferveur si tonitruante que toute peur disparaissait, frappée par la foudre de Zeus. Qu'il dessine donc, a-t-elle décidé, magnanime. Ses petits dessins minutieux n'avaient rien à voir avec Frank. Il tient sans doute ça de moi, a-t-elle songé en pensant de nouveau à ses robes.

Edgar a remarqué que Florence faisait la grimace et il s'est demandé si c'était une fois encore à cause de sa mère. Avant de descendre, il avait jeté un coup d'œil dans sa chambre : il était beaucoup trop tôt pour qu'elle soit levée, pourtant elle avait déjà fait son lit et quitté la maison.

En vérité, Lucy n'était pas encore rentrée. Elle était toujours avec le boucher. Au moment où Edgar partait à l'école, elle ouvrait les yeux, enveloppée dans des draps couleur jambon, semés de traces d'eau de javel. Lucy a remarqué ces négligences et s'est demandé si Ron avait beaucoup d'aventures. Ça n'avait guère d'importance puisqu'il avait mis un préservatif et que les draps, malgré les taches décolorées, sentaient le propre. Lucy s'est extraite de sous l'énorme bras de son amant, puis s'est tortillée jusqu'à la table de nuit pour attraper ses cigarettes. Après en avoir allumé une, elle s'est sentie au mieux. Ils avaient bien baisé – c'était gai et bruyant – et, au très léger mal de tête battant dans ses tempes, elle savait que sa gueule de bois serait passagère.

Comment le sexe pouvait-il guérir des abus d'alcool ? À croire que ça neutralisait le poison. À moins que ça neutralise la tristesse, le sentiment de gâchis. Sans doute était-ce la collision des corps, la violence, qui remettait l'esprit en place. Ce serait pareil si après avoir bu quelques verres on fonçait dans un arbre. On se réveillerait avec un bras cassé,

une entaille affreuse au front, mais la gueule de bois serait sans doute minime.

Lucy s'est retournée pour regarder l'arbre de sa collision de la veille. Ron Salvatore, le boucher. *Viandes Salvatore*. Elle a gloussé. Pourrait-elle désormais passer devant l'enseigne sans rougir? Elle était toujours d'humeur espiègle après l'amour. Ça lui permettait d'envisager l'avenir avec une certaine légèreté. Pas avec niaiserie, évidemment, sans désir précis ni grandes ambitions, mais avec le sentiment que tout n'était pas fini, que les anges (ou en tout cas les hommes) ne s'étaient pas détournés d'elle.

Ah! Elle avait couché avec un gros, elle n'arrivait pas à y croire. À la réflexion, il n'était pas gros. Juste très charpenté. Tout était ferme – musclé. Avec ses deux mètres quinze (Lucy mesurait un mètre soixante-cinq), c'était un géant. Sans oublier qu'il était lui aussi italien. Elle n'arrivait pas à s'en débarrasser, de ces gens-là. Ils avaient envahi le New Jersey. Elle a fait tomber sa cendre dans un verre vide en souriant. Ces gémissements qu'il avait poussés sans la moindre gêne au cours de leurs ébats. Voilà exactement ce dont elle avait besoin. Elle n'avait pas aussi bien baisé depuis la mort de Frank. Il y avait eu d'autres hommes évidemment, ces dernières années, mais ils n'étaient pas doués. Frank, malgré tous ses défauts et faiblesses, était un maître dans l'art du plaisir: il savait vraiment en donner. Lucy a passé sa main libre sur son ventre, doucement, comme Frank autrefois, caresse si légère que tout son corps a frissonné. Elle a allumé une autre cigarette et inspiré en profondeur. Le temps était passé si vite, sans qu'elle s'en aperçoive. Quel âge avait-elle d'ailleurs? Trente-quatre ans?

Elle feignait de l'oublier.

Dieu du ciel, elle était si innocente, presque vierge, la première fois où elle avait couché avec Frank. Après toutes

ces années – sept ans depuis sa mort –, c'était comme si elle lui appartenait encore. Il n'y en avait eu qu'un seul avant lui – un imprévu, à une fête – mais ça ne comptait pas. Un moment désagréable; elle était à peine consciente. Avec Frank, elle avait eu l'impression d'être un coffre au trésor rempli de choses délicieuses dont elle ne soupçonnait même pas l'existence, et où il avait plongé les mains, la langue, la queue. C'était étrange au début, d'être un tel objet de convoitise, adoré, vénéré. Avec le temps, cela avait même changé sa physionomie. Avant lui, elle n'était pas belle. Mais il lui avait fait ce cadeau, le petit salopard. Et si ça le rendait furieux de la voir ainsi allongée à côté de son géant viril, depuis là-haut dans le ciel, il n'avait à s'en prendre qu'à lui-même. Il fallait rester. Elle ne serait jamais allée voir ailleurs.

Elle a chassé ces pensées. Son corps était encore une merveille de plaisirs. Et un homme enfin réussissait à faire naître des oiseaux dans son ventre. Pas des papillons; c'était bien plus qu'un frisson. Non, il s'agissait de créatures déployant leurs larges ailes pour fondre du haut des falaises. Elle a regardé l'heure. Encore une heure avant le boulot. Elle pourrait se lever pour préparer le petit déjeuner. Il devait sûrement y avoir du bacon dans le frigo d'un boucher. Ron habitait au-dessus de sa boutique. Il avait toute une réserve de viande à proximité de son lit – y a pas de mal à ça, a-t-elle pensé en se levant avec légèreté, tout en se tapant sur les hanches avec une espèce d'affection simple et spontanée. Les anges, qui croyaient ce genre de sentiments disparus, ont pris bonne note et l'ont suivie à la cuisine.

Distracts par la mère, les anges gardiens ne prêtaient plus attention à l'enfant qui a trébuché et laissé choir l'image pieuse qu'il essayait de déchiffrer en marchant.

*Dieu de mystère, dont les voies sont impénétrables,
Guide-nous, nous qui pleurons cette mort trop précoce...*

Toni-Ann Hefti est sortie en trombe de son jardin pour ramasser la carte par terre. « C'est à moi, a-t-elle décrété. Maintenant, c'est à moi. »

Edgar s'est relevé, a épousseté ses vêtements. « Non, Toni-Ann », a-t-il répondu en tendant la main pour qu'elle la lui rende.

La jeune fille a souri et secoué la tête. Elle avait un visage terrifiant, totalement incontrôlable, où les expressions s'étalaient sans limite. Elle souriait en ouvrant trop grand la bouche. Aujourd'hui, elle avait la langue violette. Jus de raisin, a pensé Edgar en espérant avoir raison. Mais avec les attardés, allez savoir. Ça pouvait être la peinture des murs.

« C'est à ma grand-mère, a repris Edgar.

– J'ai trouvé j'ai gardé.

– Mais tu ne l'as pas trouvée : je l'ai laissée tomber. »

Pareille logique ne marchait pas avec Toni-Ann. Elle a souri de nouveau en inclinant sa grosse tête. Elle ressemblait plus à un animal qu'à une personne. Edgar s'est écarté pour éviter qu'elle ne le touche.

Toni-Ann aimait bien Edgar, même s'il n'avait jamais rien fait pour ça. Parfois, elle se faufilait derrière lui, le serrait dans ses bras, le soulevait et lui donnait un baiser humide dans la nuque. Edgar était horrifié. Les attardés ne connaissaient pas les bonnes manières. Elle devait avoir quatorze ans, mais Florence avait expliqué à Edgar que les gens tels que Toni-Ann étaient des bébés dans leur tête. Et qu'ils étaient dangereux. Les Hefti étaient voisins des Fini, et sa grand-mère avait prévenu Edgar de ne pas s'approcher de la clôture quand Toni-Ann jouait dans le jardin.

«Ed-ga», a-t-elle dit en passant la main dans sa chevelure telle une star de cinéma devenue folle. Elle avait des pouvoirs étranges : une voix retentissante, des mains douloureusement puissantes, et l'implantation de ses cheveux lui descendait presque jusqu'aux yeux. «Signe de débilité, avait souligné un jour Florence. Ils ont tendance à être velus.»

Toni-Ann observait à présent les mots inscrits sur la carte. Est-ce que les attardés savaient lire? Edgar n'en était pas certain.

«Nelly», a-t-elle prononcé soudain avec une clarté étonnante. Puis elle s'est enlisée. «To... To... *Torrrr*», roulant le *r* comme une voiture qui refuse de démarrer.

Edgar la voyait lutter; c'était trop pénible. «Tortelli, a-t-il fini par dire. Nelly Tortelli.»

Toni-Ann a éclaté de rire. Et Edgar devait le reconnaître, c'était un nom rigolo. Il a souri à son tour, ce qui a décuplé la gaieté de Toni-Ann pour atteindre d'effrayantes proportions, façon geyser. Edgar avait du mal à comprendre pareille hilarité.

«Toni-Ann, ramène tes fesses!» l'a appelée Mrs Hefti. Elle portait une grande robe jaune informe qui paraissait taillée dans un matelas pneumatique. «Toni-Ann!»

Le visage de la jeune fille s'est vidé de toute expression. Elle a coincé la carte dans sa bouche violette et a filé vers la maison. Edgar l'a vue passer près de sa mère en regardant en l'air, à croire qu'elle avait une question à poser sur les arbres.

«Comment ça va, Edgar?» a crié Mrs Hefti.

Il s'est contenté d'ouvrir la bouche et de lui adresser un petit signe. Il était trop timide pour hurler à travers l'océan vert de la pelouse.

«Comment?» a-t-elle demandé en mettant la main sur son oreille comme si elle devenait sourde.

Edgar a remué les lèvres en secouant la tête, sans effet.

« Je ne t'entends pas, mon petit.

– *Rien.* » Il ne voulait pourtant pas être impoli. C'était ça le problème, quand on criait.

« D'accord, a répondu Mrs Hefti en comprenant qu'il était inutile d'insister. Bonne journée. »

Quel drôle de garçon, a-t-elle pensé – et qu'il est blanc ! Il avait un problème, c'était certain. Peut-être qu'il avait souffert dans le ventre de sa mère. Elle buvait pas mal, à ce qu'on racontait. Mary Hefti a soupiré en ramenant sa robe bouffante à l'intérieur, telle une crinoline de jadis, puis elle a fermé la porte.

En entendant frapper, Edgar a levé les yeux et découvert Toni-Ann qui donnait des coups de poing dans une fenêtre à l'étage. Mais qu'est-ce qu'elle lui voulait encore ? Elle tapait si fort qu'il a eu peur qu'elle ne brise la vitre. Il a secoué la tête pour qu'elle arrête, puis il a décampé. Il ne pouvait rien faire d'autre. Sa maison, c'était sa maison. Une fois chez soi, on devait affronter ses problèmes seul.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

Titre original: *Edgar and Lucy*

Copyright © 2017 by Victor Lodato. All rights reserved.

© 2018, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © Bim/Gettyimages